

Yves Pourcher

Les clichés de la Grande Guerre Entre histoire et fiction

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Yves Pourcher, « Les clichés de la Grande Guerre », *Terrain* [En ligne], 34 | 2000, mis en ligne le 09 mars 2007.

URL : <http://terrain.revues.org/index1027.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Ministère de la culture / Maison des sciences de l'homme

<http://terrain.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://terrain.revues.org/index1027.html>

Document généré automatiquement le 01 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Terrain

Yves Pourcher

Les clichés de la Grande Guerre

Entre histoire et fiction

Pagination originale : p. 143-158



- 1 L'histoire de la Grande Guerre s'est écrite sur le fond du souvenir, de l'archive et de l'imagination. Des livres d'histoire, d'innombrables témoignages, des Mémoires et des œuvres de fiction décrivent les lieux, les jours et les hommes. La guerre – et celle-là en particulier – est devenue un genre à part. Pour le pire et pour le meilleur, elle a donné et donne encore ses écrivains, ses historiens et ses spécialistes, et chaque année qui passe permet de découvrir d'autres titres, des correspondances, des journaux mis en forme et publiés et des romans qui font de cette guerre le cœur de leur récit. Et à toutes ces longues pages, le cinéma ajoute encore ses images et ses héros.
- 2 Pour ne retenir que le temps civil de la guerre, celui de la France entrant dans le plus terrible conflit du siècle et celui de l'arrière pendant l'affrontement, il me semble que l'histoire s'est construite autour de clichés. Ici et là, les images se forment autour de scènes identiques de femmes au travail, de familles éprouvées et silencieuses, d'enfants sages lisant les lettres envoyées par les pères soldats. Cette idée de cliché doit être prise dans sa définition typographique, celle d'une « plaque portant en relief la reproduction d'une page de composition, d'une image, et permettant le tirage de nombreux exemplaires ² ». En vérité, pour celui qui cherche à voir, ces nombreuses plaques composent, les unes après les autres, une histoire de la guerre.

Premier cliché et première image : « Quand retentit le tocsin ! »

- 3 Le 1^{er} août 1914, la France veille sur ses champs et sur ses récoltes. Le temps est lourd, lent, sans vent et sans bruit, étouffant de chaleur et de vide. Soudain, c'est la rupture : les cloches sonnent, les roulements de tambour retentissent. Aussitôt, c'est la pagaille avec ses courses, ses cris, ses pleurs de femmes. Les couples se forment et s'embrassent, les voisins se rapprochent, se serrent. A Pieusse dans l'Aude, à Saint-Malo, à Valensole et partout en France, c'est la même scène ³. A Peyriac-Minervois, le tonnelier Louis Barthas assiste à cette scène incroyable : « On vit des choses extraordinaires : des frères irréconciliables se réconcilièrent,

des belles-mères avec leurs gendres ou belles-filles qui la veille encore se seraient giflées et arraché les cheveux échangèrent le baiser de paix, des voisins qui ne voisinaient plus reprirent les plus amicales relations. Il n'y eut plus d'adversaires politiques, insultes, injures, haines, tout fut oublié. Le premier effet de la guerre était d'accomplir un miracle, celui de la paix, de la concorde, de la réconciliation entre des gens qui s'exécraient » (Barthas 1978 : 14).

4 Que représente l'événement et comment tous ces gens en saisissent-ils l'importance ? La scène dure peu, quelques heures, un après-midi juste avant que les familles ne s'enferment dans les maisons pour préparer le départ des hommes. Elle est inégalée, terrible dans sa valeur et sa représentation. Dès lors, le souvenir de ce moment unique sera sans cesse recomposé. Mais que sait-on le 1^{er} août 1914, que voit-on et que comprend-on ? Au bord de l'océan, un jeune homme qui s'amuse à jouer les pêcheurs, apprenant la nouvelle, dit à sa sœur : « Au fond, la guerre, je ne sais pas ce que c'est. Peut-être ne m'ennuierai-je pas » (Weiss 1937 : 23).

5 A la mi-juillet, un jeune étudiant en droit passionné de montagne est parti pour Argentière d'où il rejoint le massif du Mont-Blanc afin de s'entraîner avant les futures manœuvres. Il a emporté sa cantine d'officier, ses uniformes, ses armes, sa jumelle et son télémètre. Avec deux amis, il fait l'ascension des Courtes et des Droites, puis celle de l'aiguille du Moine. Le mercredi 29 juillet, après une dernière course sur le glacier du Tour et la cabane d'Orny, il descend de la montagne. On parle de la guerre. Le samedi, il se rend d'Argentière à Chamonix pour faire quelques achats. C'est là qu'à 4 heures il découvre l'ordre de mobilisation générale. Il revient en hâte à Argentière, prépare sa cantine, revêt son uniforme et se rend à la gare : « La vue d'un officier en uniforme, tout équipé, produit dans la localité, toute secouée par la nouvelle apportée dans l'après-midi par un gendarme et publiée au loin par le tocsin, un redoublement d'émotion. Un véritable cortège l'accompagna jusqu'au train. Il était le premier à partir. Dans la rue, sur le quai de la gare, le silence était poignant. Les âmes étaient calmes, mais avec le sentiment de quelque chose de tragique » (Allier 1917 : 221).

6 Le fils parti, son père, qui attend dans sa chambre, veille en laissant filer les heures longues. Il ressent alors l'intensité du moment et devine l'émotion qui grandit avant la séparation : « Vers minuit, j'étais rentré. Dans le village, les lumières, d'ordinaire, étaient éteintes de très bonne heure. Cette nuit-là, elles ne l'étaient nulle part ; on en voyait briller à toutes les fenêtres. Pendant des heures, je les ai regardées, ces lumières, et j'ai évoqué tout ce qu'elles me racontaient. Elles me disaient, à leur manière, que, dans chacune de ces maisons, il y avait un fils, parfois plusieurs, il y avait un mari, il y avait un frère, qui devaient prendre le premier train. Les mères, les femmes, les sœurs, sans rien dire, préparaient les paquets, les petites provisions pour le voyage. Le drame consistait en ceci que personne ne se plaignait et que chacun refoulait au fond de son cœur ce dont celui-ci débordait... Au matin, vers 5 heures, j'étais dans la rue. De chaque maison un homme sortait. Les femmes l'accompagnaient jusqu'à la porte. Là, un dernier baiser ; et l'homme s'en allait vers la gare. Sur le quai, il n'y avait que des hommes : avec les partants, les pères, les frères, les amis. Jusqu'au départ du train, l'on causait. L'entretien était grave, mais non pas triste. Je ne dis pas que ces vaillants étaient joyeux : on ne brise pas en riant certains liens. Mais leur décision austère n'allait pas sans l'enthousiasme du devoir virilement accepté... Le train s'ébranle. Une poignée de mains par la fenêtre du wagon. Un cri : "Vive la France !" Et les accents de *La Marseillaise* s'élèvent. On la chante de toute son âme⁴ et comme un cantique... j'ai pris le même train, pour être plus longtemps avec ces braves gens. A chaque station, nous cueillions, au passage, les mobilisés. Et c'était, chaque fois, le même élan de ferveur sérieuse. J'ai saisi avec une précision poignante que ces héros de demain n'étaient pas pris par une fatalité inexorable, mais que tous, librement, dans un élan de tout leur être, se donnaient à la France... » (Allier 1917 : 222-223).

7 L'émotion, les âmes calmes, le silence qui accompagne les gestes simples, le sentiment de quelque chose de tragique, les larmes des femmes et leurs baisers, la gravité des hommes, les quelques cris, le don collectif : peu à peu, la scène prend forme. Elle dure jusqu'au petit matin.

Qu'a-t-on compris alors et que pouvait-on savoir sur la signification de l'événement ? Il faut dire que cette scène de l'entrée en guerre est et ne peut être qu'une reconstitution. Pour être à la hauteur de l'événement à venir, le rythme ordinaire du temps et de la vie doit se remplir de signes et de messages. Aussi, plus tard, quand la mort deviendra omniprésente et quand la guerre aura révélé son affreuse réalité, les hommes diront que ce jour-là le vent ne soufflait pas à l'ordinaire, que la nature était troublée et que, quand retentit le tocsin, on avait entendu son message. C'est la suite, ce que l'on découvre sur le terrible et l'inégalé, qui impose la réinterprétation et le recours au cliché pour inscrire durablement les faits et gestes du quotidien dans leur scénographie tragique.

- 8 Cette reconstitution, qui rend subalternes les questions de l'authenticité et de la vérité de la description, sert à inscrire l'entrée en guerre dans un continuum et dans un récit historique. Mais que peut-on dire et écrire sur le moment, sur la perception individuelle et collective de l'événement ? Un témoin anonyme pourrait répondre : « J'assiste, je regarde et je ne comprends pas ; même si je ressens et si j'éprouve la gravité du moment, je ne peux rien dire, je ne sais que penser. » Ainsi, en 1940, Violet Trefusis (1997 : 37) rend compte du désastre de la France : « Pourquoi, me demandai-je, une vue distancée de telle ou telle situation n'est-elle possible que de manière rétroactive ? Pourquoi, si l'on n'est pas entièrement dénué de conscience de l'Histoire, est-il si difficile de parvenir à une vision claire du présent, de condenser toutes ces impressions fragmentaires en une seule phrase qui ait un sens ? Le profane pourrait-il immédiatement saisir la signification de tout ce brouhaha, décrypter le murmure de cette foule de gens déterminés à ne pas manquer un rendez-vous dont, apparemment, leur vie dépendait ? »
- 9 Le 1^{er} août 1914, les témoins sont-ils troublés ou aveugles comme ils l'ont été, dans l'entre-deux-guerres, face au danger de la menace nazie et comme ils le seront en 1940 ? Ainsi, Cl. Lévi-Strauss (1985 : 20) a-t-il reconnu son désarroi : « J'étais comme la plupart atteint de totale cécité. On ne peut pas voir ce qui n'a pas de précédent. On reconnaît, mais on n'imagine pas. » Alors si « on ne peut pas voir ce qui n'a pas de précédent », si, dans ces moments, la cécité est générale, qu'éprouve-t-on individuellement et collectivement ?

De la stupeur à la triste résignation

- 10 Deux images générales s'opposent dans le tableau qui rend compte des impressions au moment de l'entrée en guerre : l'enthousiasme contre la gravité, l'ivresse contre la tristesse. Dans *La Grande Guerre des Français*, Jean-Baptiste Duroselle (1994) a noté ce contraste. Il revient sur le mythe si souvent répandu de « la fleur au fusil », des cris « à Berlin ! » lancés par des millions d'hommes. Selon lui, cette attitude est surtout un phénomène urbain : « Dans les villes moyennes, c'est l'enthousiasme qui l'emporte. Mon père, Albert Duroselle, m'a raconté que, vers le 10 août, le détachement de complément du 8^e BCP marchant, musique en tête, de la citadelle à la gare d'Amiens – sans doute un millier d'hommes – a vécu des minutes inoubliables : la population entière acclamant les soldats, les femmes jetant des fleurs, embrassant les soldats, les hommes leur offrant à boire, les drapeaux tricolores partout brandis » (Duroselle 1994 : 62). Notons qu'au même moment l'écrivain Stefan Zweig (1982 : 263) a constaté le délire qui a saisi Vienne : « Pour être vrai, je dois avouer que dans cette levée des masses il y avait quelque chose de grandiose, d'entraînant et même de séduisant, à quoi il était difficile de résister. Et malgré ma haine et mon horreur de la guerre, je ne voudrais pas être privé dans ma vie du souvenir de ces premiers jours. » Pourtant, à Paris, Marc Bloch (1969 : 9-10) avait noté le calme et la tristesse : « Les hommes pour la plupart n'étaient pas gais ; ils étaient résolus, ce qui vaut mieux. »
- 11 Au contraire des villes, la tristesse semble générale dans les campagnes. En Auvergne, dans l'Ile-de-France, en Bourgogne ou ailleurs, une même question revient, obsédante et sans réponse : « Qui va faire la moisson imminente ? Et comment, avec la réquisition de nombreux

chevaux, pourra-t-on labourer en octobre, si toutefois, par impossible, la guerre n'est pas encore gagnée et terminée ? » (Duroselle 1994 : 62).

- 12 Jean-Baptiste Duroselle a repris la thèse de Jean-Jacques Becker (1977). Grâce aux rapports des préfets et aux fiches communales des instituteurs, cet historien a suivi les réactions de l'opinion publique, de l'annonce de la mobilisation jusqu'au départ des hommes. Les instituteurs ont noté une série de réactions des populations entendant le tocsin : stupeur, surprise, étonnement, coup de foudre, saisissement, sans surprise et sans étonnement. Ils ont montré qu'une partie non négligeable de la population a été surprise par la guerre. Becker (1977 : 271) observe que « la surprise devant le fait lui-même fut moins importante que la stupeur, c'est-à-dire le rejet par l'esprit de ce qui est incroyable. On se refuse à admettre que la guerre fût encore une chose possible ». En Charente, dans les Côtes-du-Nord, l'Isère, les Hautes-Alpes, la Haute-Savoie, les gens ne croient pas à la guerre. Dans le hameau de Tarrabias, près de Chambon dans le Gard, où vivent les mineurs, mais aussi à Aigues-Mortes et à Beaucaire, l'« étonnement » est profond, la stupeur générale.
- 13 A partir des notes des instituteurs, J.-J. Becker peut construire cette échelle des sentiments qui mène de la surprise à la stupeur en passant par l'étonnement plus ou moins marqué, le refus de croire et l'effroi. Selon lui, la réaction « reflète l'existence d'une fraction de la population si éloignée de l'idée d'une guerre que les observateurs n'ont pas manqué d'en être frappés au point de la noter » (Becker 1977 : 274). Il en conclut que le pays n'était pas moralement préparé au conflit ou, tout au moins, qu'il était loin de l'être dans ses profondeurs aussi bien dans les villes que dans les campagnes.
- 14 Au contraire, les préfets ont noté l'accueil – attitude qui suit l'annonce ⁵ – majoritairement favorable, plus au sud qu'au nord du pays. Ils rapportent « une certaine réserve, un sang-froid raisonné, un accueil favorable ». Quant aux instituteurs, ils ont composé une palette d'attitudes et de sentiments que Becker a réunis en trois groupes : l'accueil réservé (consternation, pleurs, désolation, tristesse, abattement, frayeur, atterrement, chagrin, peine, etc.), l'accueil avec sang-froid (sans murmures, devoir, fermeté, courage, nécessité d'en finir) et l'accueil favorable (résolution, confiance, enthousiasme).
- 15 Dans cet inventaire, l'accueil réservé occupe la plus grande place, la consternation semblant être le sentiment le plus partagé. Ainsi, à Langueux, près de Saint-Brieuc, l'instituteur relève : « A 19 heures, le tocsin annonce la mobilisation. Tout le monde est consterné » (Becker 1977 : 293). A Benest, en Charente, le maître d'école observe : « C'est au son des cloches et du tambour que cette triste nouvelle fut connue du public. En moins d'une heure, tous les habitants de la commune étaient massés devant la porte de la mairie. Quelle consternation !... » (*id. ibid.* : 292-293).
- 16 La consternation, qui correspond à l'accablement, l'abattement sans réaction d'opposition ou manifestation de refus, a, selon Becker, un sens : « Il nous est apparu que la consternation a exprimé ici un profond pacifisme, l'horreur de la guerre, et non pas une attitude de nature idéologique. » Et il ajoute : « Il nous est apparu qu'en négligeant habituellement de faire état de ce qu'une proportion non négligeable de la population française fut consternée au reçu de l'ordre de mobilisation, on a largement dénaturé le tableau réel de l'opinion publique à ce moment-là. »
- 17 Plus encore que la consternation, les pleurs, ceux des femmes en général, sont soulignés : « Les hommes ne disaient mot ; les femmes et les enfants pleuraient » (Becker 1977 : 293) ⁶. Mais ces pleurs, selon Becker (*ibid.* : 293-294), sont d'une nature particulière : « Il n'est pas possible de considérer ces pleurs comme seulement dus aux prochaines séparations, surtout au moment où ils se produisent. Ils sont une indication de cette profonde tristesse que la mobilisation provoque dans un grand nombre de cas. » Le sentiment de tristesse générale est exacerbé. A Pordic, dans les Côtes-du-Nord, il est immense : « Le tambour bat la générale dans les rues du bourg. C'est bien la mobilisation que l'on affiche aussitôt à tous les coins de

rue. Les gens sortent sur le seuil des portes ; ils ont des larmes aux yeux. On s'approche des affiches ; quelqu'un lit tout haut, on écoute, on questionne en proie à une tristesse indicible... » Cette tristesse, pour Becker, est « un sentiment fortement ressenti », « le sentiment d'une population et non celui de quelques-uns ». Et l'émotion, « qui prend à la gorge », l'angoisse, le chagrin s'ajoutent encore à la consternation, à la tristesse. « Voilà le glas de nos gars qui sonne », murmure une vieille paysanne de Saint-Lormel dans les Côtes-du-Nord quand retentit le tocsin, comme si elle devinait le malheur à venir.

18 Les autres sentiments ont été rassemblés dans deux autres groupes : le sang-froid, « ce qu'on peut également définir comme un accueil moins impulsif, plus conscient, caractérisant en quelque sorte une attitude moyenne », avec le sens du devoir, la fermeté, le calme, la sérénité, le courage, la nécessité d'en finir ; enfin l'enthousiasme qui a été rare. La situation a pu aussi évoluer, passant de la consternation à une attitude plus ferme, puis à l'enthousiasme. Ainsi, à Boisbretreau, en Charente, la population a hésité : « [...] Quelques pessimistes voient tout en noir. Mais la masse se ressaisit subitement et à la stupeur du premier moment succède un calme extraordinaire, suivi bientôt d'un enthousiasme général... » (Becker 1977 : 297).

19 A partir d'exemples pris dans six départements, Jean-Jacques Becker (1977 : 309) décrit la situation générale : « [...] Si on devait établir l'opinion moyenne des Français au moment où ils furent saisis par la nouvelle de la mobilisation, elle se situerait à peu près à égale distance de la consternation et de l'enthousiasme, amalgamant en quelque sorte la résignation et le sens du devoir. »

20 Mais quel est donc cet étrange sentiment, cette « opinion moyenne », ce point d'équilibre qui nous place entre la consternation et l'enthousiasme ? Contre le cliché du départ dans l'enthousiasme, Becker retient la résignation et le sens du devoir. En séparant l'annonce et le départ, et en donnant à ce moment son épaisseur temporelle, il a montré la progression des sentiments, la stupeur des premiers instants aboutissant à la ferme résolution. Ainsi a-t-il chassé une image par une autre : le calme triste mais résolu se substituant à l'enthousiasme. Cette inversion n'est-elle pas justifiée, tant on imagine mal une nation de paysans quittant dans la joie leurs familles et leurs champs pour partir à la guerre ?

21 Il reste à répondre à cette question essentielle : que savons-nous vraiment des réactions qui marquèrent le samedi 1^{er} août 1914, quand sonna le tocsin et quand l'affiche de mobilisation générale apparut dans les villages ? On a conservé les rapports des préfets et les souvenirs des instituteurs. D'un côté, on a le point de vue du haut fonctionnaire soucieux de l'ordre public qui, de sa préfecture, rend compte au gouvernement du bon déroulement des opérations et du courage des populations. Et, de l'autre, on a la description des instituteurs qui, alors qu'ils écrivent plusieurs mois après l'événement, se souviennent de la stupeur des populations apprenant la nouvelle et de la tristesse des villageois. A travers ces archives, on peut voir que les préfets font leur métier, celui du représentant de l'Etat attentif au bon déroulement des opérations, et que les maîtres d'école disent leur horreur de la guerre tout en affirmant leur patriotisme.

22 Ces témoignages, qui traduisent l'appartenance et le message général, illustrent aussi la diversité des sentiments et la rapidité de leur évolution. En quelques heures, en un jour et une nuit, la stupeur, l'émotion, la tristesse, la confiance et l'enthousiasme ont pu se succéder. Ainsi le tableau est-il hésitant, les sentiments paraissant, en apparence, se contredire. Qu'a-t-on éprouvé en apprenant la nouvelle et que s'est-il passé ensuite ? Un témoin anonyme, homme ou femme, pourrait répondre : « En entendant le tocsin, j'ai été frappé de stupeur, puis je suis resté accablé par la tristesse. Avec beaucoup d'autres, nous avons pleuré. Puis, ensemble, nous avons repris courage, nous avons crié, nous avons chanté, et, quand les hommes sont partis, nous avons une nouvelle fois beaucoup pleuré. »

23 Un instituteur d'un petit village de l'Aude a noté cette inversion des sentiments : « On n'a pas sonné les cloches dans Airoux. C'est inutile. Tous les gens du village connaissent la nouvelle

et l'on s'entretient de ce qui arrivera demain. Et ces hommes, un instant anxieux et tristes, ont repris leur physionomie d'antan et dans leur patois ils s'interpellent : "Quand pars-tu ? – Tel jour. – Moi, le premier. – Moi, le deuxième", etc. Quelques femmes pleurent » (Cazals s.d.).

24 Pour rendre le climat général, les instituteurs ont globalisé. Après avoir souligné le contraste des moments, ils ont fixé un sentiment moyen qui, par-delà la contradiction et l'évolution des attitudes, forme une synthèse. La tristesse résolue, qui décrit la réaction générale, est un résumé exact des temps et des sentiments, divers et contradictoires, qui accompagnèrent l'entrée en guerre. Mais elle est une construction *a posteriori*, le point final d'un cycle où prennent part la stupeur, l'émotion et l'enthousiasme. Ces sentiments, qui se complètent et s'enrichissent, ne doivent donc pas être opposés, l'enthousiasme, la tristesse et la résignation allant ensemble. Pour décrire l'entrée en guerre, il faut faire la part de l'hésitation, de la contradiction et du désordre qui témoignent, plus encore que de la simple surprise, de l'effondrement et de l'éclatement des cadres habituels. La nouvelle portée par le tocsin et la grande affiche de la mobilisation générale marquent la rupture du temps et l'ouverture vers l'inconnu. Les premières bandes cinématographiques, qui illustrent l'enthousiasme du départ de ces hommes jeunes couverts de baisers et de fleurs, ne contredisent pas la représentation imaginée de la fermeté et du devoir à accomplir. Elles prennent place dans ce cycle complexe et hésitant qui s'ouvre sur la photo – photo fiction – montrant l'abatement et la stupeur collective d'un village lors de l'annonce de la mobilisation.

La nature de la stupeur

- 25 Selon une définition générale (dictionnaire *Le Robert*), la stupeur correspond à cet « état d'inertie et d'insensibilité profondes lié à un engourdissement général ». Pour les psychiatres, elle se traduit par l'hébétéude, par l'immobilité du visage et le mutisme. La stupeur évoque la perception effrayée du terrible, cette ouverture vers des abîmes nocturnes. Elle débute par un basculement. Que voient les yeux stupéfiés ? L'au-delà, la face monstrueuse et terrifiante de Gorgô ? Pour Jean-Pierre Vernant (1998 : 29), la stupeur inverse et abolit : « L'enquête doit prendre aussi en charge ce qu'on peut appeler l'extrême altérité et s'interroger sur la façon dont les Anciens ont tenté, dans leur univers religieux, de donner forme à cette expérience d'un absolument autre ; non plus l'être humain différent du Grec, mais ce qui se manifeste, par rapport à l'être humain, comme différence radicale : au lieu de l'homme autre, l'autre de l'homme. »
- 26 La stupeur provoque tout à la fois l'abatement, la paralysie, la prostration, l'anéantissement. Dans des circonstances particulières, les hommes médusés sont alors stupides. Selon la sociologue Irène Pennacchioni (1990 : 91), « la stupeur souvent féminine et enfantine se demande toujours si le mystère est totalement résolu par l'explication, si l'horreur est circonscrite par la raison : ne reste-t-il pas une frange d'effroi que nul ordinateur ne pourra mettre en équation ! ». La stupeur fait sienne la sidération, cet anéantissement des forces vitales sous l'effet d'un choc émotionnel intense. Son origine est si diverse que les Grecs, nous dit Jean-Pierre Vernant (1990 : 63-64), avaient plusieurs mots pour la signifier : « Le *tambos*, lié au fait d'être médusé devant le sacré, mais aussi le *thaûma* qui désigne le merveilleux. Le *thaûma* est le sentiment qu'on est hors du commun et de l'ordinaire ; on se trouve tout d'un coup en présence d'un phénomène qui vous laisse un peu stupéfait à la fois dans le sens de l'admiration et de l'étonnement. [...] l'*amechania* dans laquelle vous place une situation imprévue et à laquelle vous ne voyez pas d'issue [...]. Le mot stupeur lui-même est traduit dans le dictionnaire par le mot *explexis* et renvoie par une citation à la présence de Gorgô. »
- 27 Alors quelle image nous renvoient ces hommes et ces femmes frappés de stupeur en entendant le tocsin ? Ont-ils instantanément compris la signification du message et mesuré le basculement, l'entrée dans un cycle funeste ? L'idée de guerre était-elle si inconsciemment présente dans les campagnes et dans les villes qu'elle fit aussitôt émerger cette part, ce souvenir

du terrible ? Car même s'il déforme, le stupide, le prostré, le sidéré voit et comprend : « La sidération ouvre à un au-delà du sens. Le signifiant sidérant est le passeur (ce qui fait passer la passion au réel inaccessible, à l'autre côté du monde). C'est le roi mage, chaman, scribe, prêtre babylonien, seul capable de lire la lettre de l'année écrite dans le ciel nocturne » (Quignard 1998 : 179).

28 Ce qui frappe, paralyse et stupéfie, c'est l'intrusion de l'inconnu qui semble surtout concerner les femmes, comme si les hommes, eux, savaient, connaissaient et mesuraient l'importance du moment. Pourtant, en septembre 1914, quand il revient de Malaisie pour participer à la guerre, Henri Fauconnier (1998) écrit peu avant Port-Saïd : « L'inconnu vers lequel je vais est plein d'horreur. » Et, plusieurs jours après avoir entendu le tocsin, alors que les soldats sont déjà partis, Mme Benoit, l'institutrice de Pierrefiche dans le canton de Châteauneuf-de-Randon en Lozère, note encore la stupeur des hommes : « Je me rappelle encore l'émotion peinte sur tous les visages lorsque je lus au conseil municipal la dépêche officielle de la déclaration de guerre. J'étais une femme parmi bien des hommes prostrés et il fallut que ma grande foi en l'avenir me dictât les paroles justes pour relever leur courage. Je les engageai à s'aider dans leurs travaux et surtout à prêter la main à celles dont le mari était parti. Je leur promis de me charger personnellement du secrétariat de mairie, et chacun se retira rassuré, prêt à se remettre au travail ⁷. »

29 La stupeur trouve son origine dans ce début du grand trouble du temps. Comme l'écrit Saint-Exupéry (1942 : 10), la guerre abolit les repères ordinaires : « Tout à coup une absurde image me vient. Celle des horloges en panne. De toutes les horloges en panne. Horloges des églises de village. Horloges des gares. Pendules de cheminées des maisons vides. Et, dans cette devanture d'horloger enfui, cet ossuaire de pendules mortes. La guerre... on ne remonte plus les pendules. On ne ramasse plus les betteraves. On ne répare plus les wagons. Et l'eau, qui était captée pour la soif ou pour le blanchissage des belles dentelles du dimanche des villageoises, se répand en mare devant l'église. Et l'on meurt en été. »

30 Et quand on est sûr d'avoir atteint le point extrême, quand se manifeste comme une dernière tentative pour éviter l'inévitable, « l'horreur infinie de la guerre » (Bataille 1973 : 58), la stupeur collective apparaît.

31 L'histoire nous donne bien d'autres exemples de la stupeur. Ainsi, au moment de la conquête de l'Amérique, les populations indiennes, qui aperçoivent pour la première fois les quelques centaines de soldats espagnols venus pour les asservir, éprouvent-elles ce sentiment : « Les Indiens paraissent frappés d'une sorte de stupeur, comme s'ils ne parvenaient plus à comprendre l'événement, comme si celui-ci faisait éclater leur univers mental » (Wachtel 1971 : 31). Et, le 21 janvier 1793, les témoins de la mort du roi Louis XVI rapportèrent l'impression de « terreur », de « stupeur », de « consternation » et d'« indicible tristesse » qui suivit immédiatement l'exécution (Vaissière 1910 : 130) ⁸. Dans *L'Etrange Défaite*, Marc Bloch (1990 : 139-140) a noté l'importance de cette réaction face à l'inexplicable : « Les pires paralysies du caractère eurent leur origine dans l'état de stupéfaction et de scandale où un rythme de guerre inopiné jeta des hommes préparés, par leurs éducateurs, à une tout autre image du combat. »

32 Stupeur alors parce que le temps d'hier et d'aujourd'hui s'est soudain arrêté ? Stupeur parce qu'on est confronté au vide et à l'imagination du terrible ? Dans son étude sur les rapports entre la psychologie et la sociologie, l'ethnologue Marcel Mauss a souligné l'importance des états mentaux qui, n'étant pas isolés, représentent « des signes, des symboles de l'état général, et d'une foule d'activités et d'images », et sont « utilisés comme tels par les mécanismes les plus profonds de la conscience ». La stupeur, comme état mental général, est, selon lui, un exemple de l'articulation de l'individuel et du social, de cette façon dont le phénomène social se manifeste dans la conscience individuelle. En tant que réaction collective, elle marque la contagion, la transmission de la peur. Ainsi Mauss (1950 : 293), qui a vécu ces temps, écrivait-

il : « J'ai pu faire des observations sur moi-même pendant la guerre. Je sais, par violente expérience, ce que c'est que la force physique et mentale que vous donnent des nerfs bien placés. Mais je sais aussi celle que vous donne la sensation physique de la force mentale et physique de ceux qui combattent avec vous. J'ai aussi éprouvé la peur, et comment elle est renforcée par la panique, au point que, non seulement le groupe, mais encore la volonté individuelle elle-même, l'instinct brut de la vie se dissolvent en même temps. »

33 Cette dissolution simultanée du groupe et de la volonté individuelle correspond à l'exacerbation de la peur. Et les hommes et les femmes qui apprennent soudain la nouvelle de la guerre s'abandonnent à ces proliférations de l'instinct que sont les exaltations et les extases. La stupeur s'explique par le relâchement subit : « Ici encore, mes expériences d'homme normal, à la guerre, m'ont fait violemment sentir cette force physique et morale, en même temps à la fois expansive et inhibitive, qui anime tout l'être ou décourage tout l'être, suivant que notre personnalité est ou non menacée. J'ai aussi senti que l'homme fort est avant tout celui qui résiste à l'instinct ou plus exactement celui qui le corrige grâce à d'autres instincts » (Mauss 1950 : 296).

34 A la peur, aux altérations de l'instinct s'ajoute encore la tension extrême de l'attente. L'entrée en guerre place la vie quotidienne dans un rythme radicalement autre qui égare : « Une bonne description psychologique et surtout physiologique nous permettra de mieux décrire ces "anxiétés vagues" – on les croit folles –, ces images précises qui les remplacent, et ces mouvements violents et ces inhibitions absolues que l'attente cause en nous. Ces faits sont rares dans cette vie heureuse, laïque et civile qui fut la nôtre. Mais la guerre nous a fait sentir et vivre durement des expériences de ce genre. Elles devraient être et elles sont encore infiniment plus fréquentes dans la vie des hommes qui nous entourent et dans celle de ceux qui nous ont précédés » (Mauss 1950 : 308).

35 La stupeur, qui conjugue l'altération de l'instinct, l'exacerbation de la peur et l'entrée dans une attente inconnue, n'est pas isolée, circonscrite à quelques personnes. Elle touche à la totalité, celle, nous dit Mauss (1950 : 303), où « prend part non seulement le groupe, mais encore, par lui, toutes les personnalités, tous les individus dans leur intégrité morale, sociale, mentale, et, surtout, corporelle ou matérielle ». La réaction des populations à l'annonce de la guerre, qui a tant frappé les instituteurs et les autres témoins, mêle les champs de l'individuel et du collectif. Elle est trop générale, trop forte pour ne pas avoir eu ses signes particuliers et ses propres manifestations. Or, cette stupeur nommée et sans cesse rappelée n'est jamais décrite dans les archives. Quel regard, quel visage, quelle attitude ont les gens touchés par la stupeur ? Il y a là un problème de taxinomie puisque l'émotion, la peur, la sidération, la prostration et la stupeur, qui ne sont pas du même ordre, ont des formes, des origines, des expressions et des temps différents. La désignation globalisante est donc imparfaite, sujette à confusion : elle caractérise une manifestation qu'on peine à définir. Car la stupeur des femmes qui, ici ou là, entendent le tocsin n'est pas la prostration des hommes du petit village de Pierrefiche, en Lozère, qui apprennent la déclaration de guerre plusieurs jours après l'annonce de la mobilisation. Et cette stupeur, éphémère ou vivace, ne fait qu'accompagner et préparer le passage vers d'autres sentiments : l'émotion, le trouble, la tristesse ou la passion. Même si elle est signifiante, la catégorie utilisée pour décrire la réaction des populations à l'annonce de la guerre me semble donc trop générale. Elle ne nous dit rien sur la diversité des formes, sur les lieux et sur les contextes, sur la stupeur rurale, celle du visage paysan abasourdi par la nouvelle, sur la stupeur urbaine que l'on voit dans les rues et sur les grand-places, sur la stupeur du matin et la stupeur du soir, sur la stupeur diurne et la stupeur nocturne, sur la stupeur de l'instant et puis sur tout ce qui suit et qui est encore interprété comme de la stupeur.

36 Plusieurs semaines après l'entrée en guerre, à la demande du ministre et des recteurs, les instituteurs écrivent leurs pages. A cette date, ils ont appris ces mauvaises nouvelles, les morts, la menace d'invasion, qui ont détruit toutes les illusions. Que peuvent faire alors les maîtres

d'école ? La stupeur qu'ils rapportent, pour raconter l'entrée dans la guerre, n'est-elle pas le résultat d'une reconstitution, le seul état, la seule réaction qui soit vraiment à la hauteur de l'événement ? Se souviennent-ils avoir aperçu cette même stupeur en Charente, dans le Gard, les Côtes-du-Nord, l'Isère, la Haute-Savoie, etc. ? Ou ont-ils résumé, synthétisé diverses expressions pour rendre compte de l'émotion et du désordre des réactions ? Et, face à ce trouble, à cette incertitude des expressions, que peut faire l'historien qui doit se contenter de reprendre les termes sans pouvoir mesurer, confronter, juger ? Parce qu'il est pris au piège du document, il rend général et uniforme ce qui est confus.

37 On avait demandé aux maîtres d'école « de tenir note de tous les événements auxquels ils assistaient ⁹ ». En fait, on leur avait confié la charge d'écrire le souvenir pour les générations futures. Loin de l'écriture spontanée du témoin oculaire qui par hasard observe, ils obéissaient à une mission officielle, à un travail de commande. Et même s'ils n'étaient pas des historiens de métier, les instituteurs formaient ce groupe de spécialistes, d'érudits et d'experts qui devait désigner le sentiment collectif. L'historien, qui reprend ces notes sur un jour extraordinaire, ne fait qu'accentuer la tendance parce qu'il est l'homme des séries et des grands mouvements. Pour répondre aux exigences de son métier, il passe outre la difficulté à définir, il oublie la diversité, l'approximation et la confusion des genres. S'il retient l'émotion ou la stupeur, il ne dit pas qu'elles sont variables, qu'elles changent et se transforment entre le moment où on apprend la nouvelle, pendant la nuit qui suit dans l'intimité des foyers, et quand les hommes s'en vont.

38 Dans le désordre des sentiments qui associe la stupeur, les larmes, les cris, les courses, les baisers, les étreintes, les serremments de main et les silences, l'historien n'a retenu qu'une image générale et, comme le font d'autres spécialistes des sciences de l'homme, il a créé : « En résumé, les écrits anthropologiques sont eux-mêmes des interprétations, et de deuxième et troisième ordre de surcroît. [...] Ce sont donc des fictions, des fictions au sens où ils sont "fabriqués" ou "façonnés" – le sens initial de *fictio* – non parce qu'elles seraient fausses, qu'elles ne correspondraient pas à des faits, ou qu'elles seraient de simples expériences de pensée sur le mode du "comme si" » (Geertz 1998 : 73-105) ¹⁰. En fait, si l'historien a globalisé, s'il a fabriqué un unique sentiment, c'est parce que les instituteurs l'avaient fait avant lui en fixant le souvenir qui, comme l'a souligné Maurice Halbwachs (1994 : 275), ne fait que reproduire une expérience collective, l'individu construisant sa représentation en s'appuyant sur « la pensée de son groupe » ¹¹.

La fixation du cliché

39 L'historien a donné la mesure du sentiment collectif qui animait les Français lors de l'entrée en guerre. Leur peine égalait alors leur détermination et, face à la guerre et à ses affreuses conséquences, le peuple paraissait sage. Pourtant il a fallu attendre 1977 et la publication du livre de Jean-Jacques Becker pour que s'impose cette nouvelle image. Jusque-là, on avait décrit une autre entrée en guerre avec des défilés d'hommes rieurs en pantalon garance qui portaient sans hésiter accompagnés par les groupes des femmes et des enfants. En France comme en Allemagne et en Autriche ¹², on avait vu de la jeunesse, des couleurs d'été et de l'ivresse. Et l'image qui montrait la spontanéité et l'unanimité était belle. On y découvrait des gens simples mus par le patriotisme et la volonté d'en finir vite, et des intellectuels, comme Thomas Mann (1975 : 178), eux aussi pris de vertige : « La vague d'enthousiasme de 1914 m'a porté, il est vrai, moi aussi, à croire et à confesser que le peuple auquel j'ai le singulier honneur d'appartenir possédait de grands droits à la souveraineté, que sa prétention à participer à la gestion de la terre, bref au pouvoir politique, était valable, qu'il pouvait, même devait lutter, pour faire reconnaître ces droits naturels. »

40 La guerre paraissait une marche en avant, un débordement de la puissance humaine. Elle était, comme l'écrit Roger Caillois (1950 : 235), irrésistible : « Il ne faut pas s'étonner, il en va

de la guerre comme des passions. Elles semblent plus fidèles à elles-mêmes, plus grandioses et comme idéales, quand il n'est rien qui parvienne à les retenir. » Des photos, des images d'archives avaient immortalisé le moment, et cette représentation d'un départ enthousiaste s'était inscrite dans les consciences nationales. Était-elle fautive ou manipulée ? Pourtant, dans son village, le tonnelier Louis Barthas (1978 : 13) s'était étonné des réactions de ses proches : « Cette annonce, à ma grande stupeur ¹³, souleva plus d'enthousiasme que de désolation ; des gens inconscients semblaient fiers de vivre un temps où quelque chose de grand, de formidable allait se passer ; les moins emballés ne doutaient pas un instant d'une prompte et décisive victoire. »

41 Les instituteurs n'ont pas gardé, ou rarement, le souvenir de l'enthousiasme. Ils ont noté la stupeur et la tristesse. Longtemps, on ne les avait ni écoutés ni lus. Et puis l'image s'était troublée. Parce qu'on avait progressé, peut-être aussi parce qu'il était devenu inacceptable face à l'horreur de se représenter un peuple et son régime politique – le peuple français et la République – partir à la guerre dans la joie, et parce qu'on ne pouvait pas assimiler la France et les Français à cet autre, stupide de fièvre et de folie, celui-là même qu'une photographie avait montré dans la foule rassemblée sur la place de l'Odéon à Munich, la bouche ouverte et les yeux illuminés. Ce lugubre Adolf Hitler qui, dans *Mein Kampf*, écrira : « Je n'ai pas non plus honte de dire aujourd'hui qu'emporté par un enthousiasme tumultueux je tombai à genoux et remerciai de tout cœur le ciel de m'avoir donné le bonheur de pouvoir vivre à une telle époque » (Pourcher 1997b : 139-164).

42 Alors, pour mieux faire, l'image a changé. Elle n'a retenu que le point final d'un temps où se sont croisés et superposés divers sentiments contradictoires qui participaient au même mouvement. Grâce à l'analyse synthétique de rapports et de souvenirs, elle a, en fin de compte, imposé une construction historique. Et cette nouvelle démonstration rejoignait celle donnée, depuis des décennies, par la littérature et la peinture. Ainsi, souvent en entrant dans le grand hall de la gare de l'Est à Paris, j'ai contemplé l'immense tableau d'Albert Herter. On y voit une scène de départ en août 1914. Alors que des soldats sont déjà dans les wagons, d'autres, sur le quai, embrassent leurs femmes et serrent une dernière fois leurs enfants dans les bras. Les parents sont venus avec des provisions. Toute la scène est empreinte de gravité. Dans le bleu qui domine, il n'y a pas de joie. Un vieil homme, assis sur une malle, pleure consolé par sa femme. Les regards sont anxieux, les adolescents et les jeunes garçons sages. Herter, qui a perdu son fils à la guerre, s'est lui-même représenté à droite du tableau tenant un bouquet de fleurs. Sa femme est là aussi, à gauche, les mains jointes. Au centre, son fils, qui regarde le ciel en saluant du képi et du fusil, paraît déterminé. Depuis 1926, date où le tableau a été mis en place, des millions de voyageurs ont pu voir cette scène de l'histoire nationale montrant un peuple entrant tristement mais courageusement dans la guerre (Robichon 1998 : 136-137).

43 Plus encore que les peintres, les écrivains ont donné de belles images sur cette entrée dans la guerre. Avec eux, la scène devient épique. Ils décrivent le calme, la chaleur du jour, l'attente qui devient insupportable. Ici, le vent souffle sur des blés pleins de promesse, et, là-bas, dans le Midi, le raisin grossit. L'été est magnifique, inoubliable et, par la suite, tous garderont le souvenir d'un grand, d'un immense bonheur perdu. Soudain, il y a un temps d'arrêt, une inquiétude inhabituelle, les têtes se lèvent : c'est le tocsin. Le son est indescriptible. Pour Delteil (1926 : 25), c'est « une hallucination d'airain », pour Colette (1917 : 6), « un coup de tonnerre », pour Martin du Gard (1936 : 260), des « grands coups d'une seule note, distincts, bourdonnants, solennels » qui donnent « ce même rythme tenace, sinistre comme un glas ». Peut-être atteint-on la perfection du genre avec Pierre Jakez Hélias (1975 : 46-47) dans *Le Cheval d'orgueil*. Quand il entend les cloches de l'église paroissiale, l'homme, qui est en train de couper le blé, lâche la faucille. Il met un genou à terre, baisse la tête, se relève et s'en va vers le bourg. La femme, qui s'est assise par terre, pleure dans son tablier. L'homme parti, elle prend la faucille et finit le travail. C'est une scène à la Millet, un magnifique « credo

du paysan » qu'on pourrait retrouver dans tous les villages de France, en Bretagne, dans la Beauce, en Bourgogne ou dans le Midi. A Valensole, Giono (1931 : 31-32) nous montre le départ des bergers, les vieux seuls restant pour conduire le grand troupeau et criant « à la charité du monde ».

44 La scène est villageoise et paysanne. Elle représente des gens simples et heureux qui vivent en harmonie avec la nature. C'est l'été, la veille des récoltes. Quand les cloches sonnent, chacun fait son devoir. Les hommes, fils, maris, pères, s'en vont, et les femmes prennent leur place. Il n'y a pas de révolte, pas de protestation, juste une infinie tristesse. Est-ce là l'éternelle soumission rurale, celle évoquée par Jacques Chardonne (1940 : 132-133) dans l'autre grande guerre : « Je suis allé en Charente avant l'arrivée des Allemands, et j'ai passé l'été chez les paysans de La Maurie. Je les ai trouvés dans leurs petits jardins, dans leurs maisons froides, tels qu'ils furent toujours, je pense, sous tous les régimes, aux temps de la France victorieuse comme au temps de ses défaites. On avait un fils, un mari à la guerre ; on était sans nouvelles. On ne se plaignait pas ; c'était là choses qu'il fallait endurer, acceptables comme il y en a tant lorsqu'on est rompu à la perpétuelle contrariété de la vie, aux gelées ruineuses, au soleil et à la pluie si nécessaires, mais qui abîment aussi en un moment le travail d'une année. Et l'on ne se demandait même pas si l'autre guerre, dont on se souvenait encore et qui fut si longue, avait duré autant pour de bons motifs. »

45 Ces paysans acceptent-ils la guerre comme ils acceptent les épreuves de la nature ? Pourtant, dans le siècle précédent, il y avait eu de fermes refus, le grand non et les cris de révolte face à la conscription, en Lozère, dans les Alpes comme ailleurs, si bien que les statisticiens sociaux avaient retenu cet indice pour classer les départements (Angeville 1969)¹⁴. Après des décennies d'apprentissage et d'éducation, la République avait-elle réussi à imposer ce consensus de la défense, ce contrat entre l'Etat et le citoyen décrit par N. Elias (1991), qui conduisait à l'Union sacrée ? Bien loin de ces analyses, les romans qui composent le climat de l'entrée en guerre évoquent la beauté des lieux, le calme de la nature, le bleu du ciel, les couleurs et les odeurs de la terre. Ils décrivent les beaux gestes des hommes, leur calme et leur grandeur. Ils montrent le glissement, l'attente, le trouble jusqu'au terrible réveil. Pour rendre l'ambiance, le style devient lyrique, usant sans retenue d'adjectifs et de métaphores.

46 Le rideau se lève sur une de ces innombrables communes de Provence, de Bretagne, d'Anjou ou d'Auvergne où l'on voit la mairie, l'église, le cimetière, la place publique où coule l'eau d'une fontaine, une de ces rues qui mènent à la boulangerie, chez le maréchal-ferrant ou à l'épicerie. Le maire est là avec le garde champêtre, un groupe se forme, les enfants courent. Il fait très chaud et les paysans sont dans les champs. La cloche sonne. Le temps s'arrête. Les femmes pleurent, les hommes ont l'air triste et résolu.

47 Le cliché a ses lieux et ses acteurs. Il évoque la douceur du jour, la beauté des sites et le calme des populations. Et, soudain, il montre la rupture, la fin d'un monde. La fiction reconstitue l'histoire. Sans cesse réévalué et recomposé, le récit de l'entrée en guerre décrit le grand basculement du siècle et marque le début d'une autre époque. Il borne la fin de cette longue période des campagnes et ouvre vers la ville et la vitesse. Il esquisse ce tableau d'un temps que les décennies suivantes ont cherché à retrouver, à fixer dans la mémoire. Le cliché dit la nostalgie et la grande peur de la guerre. Il donne ce que l'histoire ne peut pas donner, un climat, des couleurs, une atmosphère. Ce retour au point de départ de la guerre, qui est la quête obsessionnelle d'une nation, rend compte des ressorts de la mémoire. Une mémoire qui, comme l'affirme le cinéaste Chris Marker, ne peut être que création, fiction : « J'aurai passé ma vie à m'interroger sur la fonction du souvenir, qui n'est pas le contraire de l'oubli, plutôt son envers. On ne se souvient pas, on récrit la mémoire comme on récrit l'histoire. Comment se souvenir de la soif ? » (Alpigiano 1998 : 25).

48 Le cliché sert la mémoire, il devient cliché de mémoire comme certains lieux sont devenus, selon Pierre Nora (1997), « les lieux de mémoire »¹⁵. Et le cliché, qui reconstitue le grand

moment collectif, rend harmonieux les divers récits de l'histoire, de la littérature et de l'art. Il dit la fascination, le regret éternel des hommes pour ce qu'ils ont connu et pour ce qu'ils n'ont pas su éviter.

49 Bien d'autres clichés jalonnent l'histoire de la Grande Guerre, car après avoir décrit son début, il fallait encore rendre les longues années d'attente, il fallait dire l'espoir et surtout le désespoir. Les clichés sont placés aux points limites de l'histoire, quand elle s'avère incapable de recomposer la scène, quand elle ne peut pas rendre les sentiments. Ils apparaissent quand elle ne sait plus, quand elle doute ou ne dit rien. Et d'ailleurs que peut faire l'histoire pour parler du malheur, pour montrer le maire, le facteur ou les gendarmes partir annoncer la mort des fils ? Dans son roman, *Au bout du monde*, Henri Queffélec (1949 : 255-257) raconte comment, à la pointe de la Bretagne, une jeune institutrice doit porter la nouvelle de la mort d'un soldat. Elle entre dans la maison. La paysanne, qui est en train de repasser, n'est pas surprise. La maîtresse d'école s'assied et pose son regard sur une vieille photo qui montre l'homme et la femme tendrement réunis. Soudain, elle se lève et jette quelques mots : « Mme Corfa, dit-elle, d'une voix blanche, vous êtes une personne courageuse, vous êtes une bonne chrétienne... » La paysanne se met à gémir et tombe dans ses bras. Ici, en Bretagne, c'est l'immense douleur, et à Valensole, dans les Hautes-Alpes, pas la révolte, mais le ferme refus du facteur qui s'écrie : « L'habitude, l'habitude pour ça ! Non, ça peut pas venir, c'est trop contre nature, trop » (Giono 1931 : 74-75).

50 La fiction intervient parce que l'archive a omis ces moments terribles, parce qu'elle n'a pas suivi les pas du « porteur de destin », parce qu'elle n'a pas entendu les cris, vu les gestes et saisi le malheur. Elle se superpose à l'histoire pour combler ses manques comme dans cet autre cliché qui fait le récit de la quête des corps sur les champs de bataille. Ainsi, à la suite de Drieu La Rochelle (1939), Claude Simon (1989) et Jean Rouaud (1990) ont décrit ces femmes en noir cherchant les corps d'un fils ou d'un mari de la même manière que Bertrand Tavernier les a représentées dans un film magnifique, *La Vie et rien d'autre*¹⁶.

51 Le cliché naît dans le besoin d'émotion, quand l'archive est silencieuse et quand le souvenir s'efface ou qu'il ne trouve pas les mots justes. Il est là aussi parce que, comme l'écrit Jacques Rancière (1992 : 208), l'histoire manifeste « sa peur devant ce qui fait la matière sensible de son objet : le temps, les mots et la mort », et qu'il faut bien montrer des mères, des épouses, des femmes en deuil, qu'il faut faire entendre les cris de la douleur, faire couler les larmes, se courber les corps, se lever les bras et les poings de la révolte. Le cliché donne un récit singulier, il crée une scénographie de la guerre qui donne à voir des images pieuses et fixe des attitudes saintes. Et parce qu'il va à l'essentiel, il signifie ce retour aux origines de la communauté qui y trouve un discours et une raison d'être¹⁷.

52 Mais le besoin de fiction, qui impose le cliché, n'est-il pas aussi lié, comme le souligne Paul Ricœur (1985 : 339-342), à la spécificité de ces événements – ces *epoch-making* – considérés par la communauté comme une origine ou un ressourcement ? Parce que l'oubli n'est pas possible, pas permis, parce qu'on touche à l'inénarrable, il faut recourir à la fiction qui seule « donne au narrateur horrifié des yeux. Des yeux pour voir et pour pleurer ». Et, face à la pauvreté de l'histoire, le cliché semble être le seul moyen pour rendre les traits de la stupeur et dire l'infinie douleur des hommes dans la guerre.

Bibliographie

Allier R., 1917. *Roger Allier, 13 juillet 1890-30 août 1914*, publié par la famille.

Alpigiano J.-L., 1998. « L'ordre et le désordre des mémoires. André Bazin, Chris Marker, Alain Resnais et l'Espèce humaine », *Cahiers du cinéma*, hors série « Nouvelle vague », pp. 24-28.

Angeville A. (d'), 1969 (1836). *Essai sur la statistique de la population française*, Paris/La Haye, Mouton.

- Aron J.-P., Dumont P. & E. Le Roy Ladurie**, 1972. *Anthropologie du conscrit français*, Paris/La Haye, Mouton.
- Barthas L.**, 1978. *Les carnets de Louis Barthas, tonnelier (1914-1918)*, introduction de R. Cazals, Paris, Maspéro.
- Bataille G.**, 1973. « Ebauche d'une introduction à l'expérience intérieure », in *Œuvres complètes V*, t. 1 : *La somme athéologique*, Paris, Gallimard.
- Becker J.-J.**, 1977. *1914. Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- Bloch Marc**, 1969. *Souvenirs de guerre 1914-1915*, Paris, A. Colin.
1990. *L'étrange défaite*, Paris, Gallimard.
- Bloch Maurice**, 1995. « Mémoire autobiographique et mémoire historique du passé éloigné », *Enquête*, n° 2, pp. 59-76.
- Caillois R.**, 1950. *L'homme et le sacré*, Paris, Gallimard.
- Cazals R.** (documents réunis par), s.d. *La vie des Audois 1914-1918*, Service éducatif des archives de l'Aude.
- Certeau M. (de)**, 1975. *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard.
- Chardonne J.**, 1940. *Chronique privée de l'an 1940*, Paris, Stock.
- Colette**, 1917. *Les heures longues*, Paris, Fayard.
- Delteil J.**, 1926. *Les Poilus*, Paris, Grasset.
- Drieu La Rochelle P.**, 1939. *La comédie de Charleroi*, Paris, Gallimard.
- Duroselle J.-B.**, 1994. *La Grande Guerre des Français*, Paris, Perrin.
- Elias N.**, 1991. *La société des individus*, Paris, Fayard.
- Fauconnier H.**, 1998. *Lettres à Magdeleine, 1914-1919*, Paris, Stock.
- Geertz C.**, 1998. « La description dense », *Enquête*, n° 6 (traduction du chap. 1 de *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973), pp. 73-105.
- Giono J.**, 1931. *Le grand troupeau*, Paris, Gallimard.
- Halbwachs M.**, 1994 (1925). *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.
- Hélias P. J.**, 1975. *Le cheval d'orgueil*, Paris, Plon.
- Jauffret J.-C.**, 1997. « La question du transfert des corps : 1915-1934 », in Caucanas S. & R. Cazals (ss la dir. de), *Traces de 14-18*, Carcassonne, Les Audois, pp. 133-146.
- Laplantine F.**, 1996. *La description ethnographique*, Paris, Nathan.
- Lévi-Strauss C.**, 1985. « Entretien avec Lévi-Strauss », propos recueillis par C. Clément et D.-A. Grisoni, *Le Magazine littéraire*, n° 223, octobre, pp. 18-25.
- Mann T.**, 1975. *Considérations d'un apolitique*, Paris, Grasset.
- Martin du Gard R.**, 1936. *Les Thibault*, vol. 4, Paris, Gallimard.
- Mauss M.**, 1950. *Sociologie et anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France (repris de « Rapports réels et pratiques de la psychologie et de la sociologie », extrait du *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1924).
- Nora P.**, 1997. « Entre mémoire et histoire », *Les lieux de mémoire I*, Paris, Gallimard.
- Pennacchioni I.**, 1990. « La famille des stupides », *La Mètis*, n° 4, novembre.
- Petis-Dutaillis Ch.**, 1915. « L'appel de guerre en Dauphiné », *Annales de l'université de Grenoble*, n° 27 (1).
- Pourcher Y.**, 1993a. « La fouille des champs d'honneur », *Terrain*, n° 20 : « La mort », pp. 37-56.
- 1993b. « L'histoire de Roux le bandit : l'oiseleur ou le prophète ? », *Etudes corses*, n° 40-41, 21^e année, Actes du colloque de Bastia « Banditisme et violence sociale dans les sociétés méditerranéennes », pp. 179-199.

- 1994-1995. *Les jours de guerre. La vie des Français au jour le jour entre 1914 et 1918*, Paris, Plon/Hachette Pluriel.
- 1997a. « Un ethnologue dans l'histoire », in Abélès M. & H.-P. Jeudy (ss la dir. de), *Anthropologie du politique*, Paris, A. Colin, pp. 211-232.
- 1997b. « Aveuglé par la haine », *Sociétés et représentations*, n° 4, pp. 139-164.
- Queffélec H.**, 1949. *Au bout du monde*, Paris, Mercure de France.
- Quignard P.**, 1998. *Vie secrète*, Paris, Gallimard.
- Rancière J.**, 1992. *Les mots de l'histoire*, Paris, Seuil.
- Ricœur P.**, 1985. *Temps et récit*, t. III : Le temps raconté, Paris, Seuil.
- Robichon F.**, 1998. *L'armée française vue par les peintres*, Paris, Hersher/ministère de la Défense.
- Rouaud J.**, 1990. *Les champs d'honneur*, Paris, Ed. de Minuit.
- Saint-Exupéry A. (de)**, 1942. *Pilote de guerre*, Paris, Gallimard.
- Simon C.**, 1989. *L'acacia*, Paris, Ed. de Minuit.
- Trefusis V.**, 1997. *Prélude au désastre*, Paris, Salvy.
- Vaissière P. (de)**, 1910. *La mort du roi*, Paris, Perrin.
- Varagnac A.**, 1948. *Civilisation traditionnelle et genres de vie*, Paris, Albin Michel.
- Vernant J.-P.**, 1990. *Entretien avec J.-P. Vernant*, par I. Pennacchioni, La Métis, n° 4, pp. 61-68.
1998. *La mort dans les yeux. Figures de l'Autre en Grève ancienne*, Paris, Hachette Littérature.
- Wachtel N.**, 1971. *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou pendant la conquête espagnole 1530-1570*, Paris, Gallimard.
- Weiss L.**, 1937. *Souvenirs d'une enfance républicaine*, Paris, Denoël.
- Zweig S.**, 1982. *Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, Paris, Belfond.

Notes

- 1Je remercie M. Agulhon, R. Cazals et I. Chiva pour leur lecture critique de ce texte présenté au colloque de Montpellier sur « 80 ans d'historiographie de la Grande Guerre », novembre 1998.
- 2Dictionnaire *Le Robert*, 1973.
- 3Cf. le chapitre « Août 14 », dans Y. Pourcher (1994-1995).
- 4Cf. ce qu'écrit l'ethnologue A. Varagnac (1948 : 317), qui a fait la Grande Guerre, sur les moyens collectifs mis en œuvre pour surmonter la peur : « L'extase qui immunise de la peur peut être, comme toute mystique, demandée aux procédés les plus inférieurs comme aux sources d'exaltation les plus pures, et le chant de *La Marseillaise* a certainement conduit plus de soldats à l'héroïsme que le "coup de gnôle" avant l'attaque. »
- 5Il me semble souvent difficile et un peu artificiel de séparer l'annonce et l'accueil, les sources ne faisant pas toujours la différence. Nous n'avons que rarement des archives qui marquent l'instant – quand on entend les cloches, quand on voit l'affiche, quand on apprend la nouvelle – et d'autres documents qui décrivent ce qui suit.
- 6J.-J. Becker reprend les travaux de Ch. Petis-Dutaillis (1915) pour la commune de Sigottier (Hautes-Alpes).
- 7Archives départementales de la Lozère, 1 T 686, œuvre de l'école pendant la guerre 1914-1918.
- 8Les témoins notent aussi la rapidité du changement d'attitude : « Aussitôt que Louis a été exécuté, écrit d'autre part Pinel, il s'est fait un changement subit sur un grand nombre de visages, c'est-à-dire que, d'une sombre consternation, on a passé rapidement à des cris de "Vive la nation !" »
- 9Par une circulaire du 18 septembre de A. Sarraut, ministre de l'Instruction publique.

10Geertz ajoute : « Si l'ethnographie est une description "dense" et les ethnographes ceux qui se livrent à la description, alors la question déterminante dans toute situation de ce genre – qu'il s'agisse de la petite annonce d'un journal de terrain ou d'une imposante monographie à la Malinowski – est de savoir si elle parvient à distinguer un clin d'œil d'une contraction de paupière et les vrais clins d'œil de leur simulacre. »

11Maurice Bloch (1995) a montré que la différence faite entre la mémoire historique et la mémoire autobiographique n'est pas toujours pertinente : « Il paraît donc établi que pour tout un chacun, et non pas seulement pour les historiens, les épisodes du passé sont conservés dans le souvenir selon des modes qui entretiennent une ressemblance frappante avec ceux qui concernent les événements qu'on a soi-même vécus. » C'est l'événement imaginé et non le texte qui reste dans la mémoire.

12Cf. aussi « Les entrées en guerre en 1914 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 179, juillet 1995, avec les exemples de l'Australie et de l'Afrique du Sud.

13Ce qui stupéfie Barthas – il parle de « stupeur » – c'est l'enthousiasme de ceux qui l'entourent et non l'annonce de la mobilisation.

14Cf. Aron *et al.* (1972) et Pourcher (1993b et 1997a).

15P. Nora écrit (1997 : 37) : « Ce qui les constitue est un jeu de la mémoire et de l'histoire, une interaction des deux facteurs qui aboutit à leur surdétermination réciproque. Au départ, il faut qu'il y ait volonté de mémoire. »

16Pour un autre récit – historique ou anthropologique – cf. Y. Pourcher (1993a) et J.-C. Jauffret (1997).

17Cf. ce qu'a écrit M. de Certeau (1975 : 277) sur l'hagiographie : « D'une part, la "vie de saint" articule deux mouvements apparemment contraires. Elle assure une distance par rapport aux origines (une communauté déjà constituée se distingue de son passé grâce à l'écart que constitue la représentation de ce passé). Mais par ailleurs un retour aux origines permet de reconstituer une unité au moment où, en se développant, le groupe risque de se disperser. Ainsi le souvenir (objet dont la construction est liée à la disparition des commencements) se combine à l'édification productrice d'une image destinée à protéger le groupe contre sa dispersion. Ainsi se dit un moment de la collectivité partagée entre ce qu'elle perd et ce qu'elle crée. »

Pour citer cet article

Référence électronique

Yves Pourcher, « Les clichés de la Grande Guerre », *Terrain* [En ligne], 34 | 2000, mis en ligne le 09 mars 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index1027.html>

Pourcher Y., 2000, « Les clichés de la Grande Guerre. Entre histoire et fiction », *Terrain*, n° 34, pp. 143-158.

À propos de l'auteur

Yves Pourcher

Université de Toulouse-Le Mirail, Toulouse

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Résumé / Abstract

L'histoire de la Grande Guerre s'est construite autour de clichés. Ainsi l'entrée en guerre, d'abord décrite comme une grande manifestation d'enthousiasme patriotique, est aujourd'hui communément présentée sous le signe de la tristesse résolue. En relisant les notes des instituteurs, les historiens ont décrit la stupeur comme le sentiment commun des populations. On doit néanmoins s'interroger sur la nature de cette stupeur et sur la signification de la tristesse résolue. Car les témoignages qui l'évoquent soulignent aussi l'hésitation, la diversité et la rapidité des évolutions. Après avoir entendu le tocsin, les gens ont pu successivement éprouver la stupeur, la peur, l'émotion, la tristesse, la confiance et l'enthousiasme. La tristesse résignée ne marque-t-elle pas le point final d'un cycle et n'est-elle pas une composition reprise, enrichie et transformée en cliché par la littérature ?

Mots clés : mémoire, histoire, clichés, Grande Guerre

World War I commonplaces: Between history and fiction

The history of World War I has taken shape around commonplaces. For instance, the major feeling at the start of the war used to be described as patriotic enthusiasm but is now often said to have definitely been sadness. A new reading of the notes left by school teachers has led historians to describe the population's general feeling as stupefaction. Questions should be raised about this stupefaction and sadness, since the pieces of evidence that mention these feelings also emphasize hesitation and the quick pace of change. Once they heard the tocsin, people might have successively felt stupefied, scared, sad, confident and enthusiastic. Does a feeling of sad resignation not mark the end of a cycle? Has the literature not turned this feeling into a commonplace?

Keywords : memory, history, commonplaces, WW I, France

Index géographique : France

Index thématique : mémoire

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle